

La question de la vérité en philosophie

par le professeur Louis Millet

Le professeur Millet, bien connu des lecteurs du *Sel de la terre* pour ses recensions et ses études, nous présente ici un tableau des différentes opinions philosophiques relatives à la vérité, avant de nous présenter la solution livrée par la philosophie réaliste : le vrai est l'objet même de l'intelligence.

Le Sel de la terre.

Note préliminaire

L E TERME « VRAI » qualifie des propositions. Trois domaines existent :

- les connaissances de la vie quotidienne, et celles que les sciences forment à partir d'elles : est vrai ce qui est conforme à la réalité extérieure ; en science, on vérifie jusqu'à ce que ce soit réfuté ou précisé. Par exemple, le microscope a permis de découvrir des éléments du sang qui étaient inconnus. Il faut mettre à part les mathématiques qui forment le langage précis établi pour exprimer ces connaissances : leur propre vérité se trouve dans l'élaboration des propositions elles-mêmes, les démonstrations ;
- les connaissances théologiques : est vrai ce qui exprime avec justesse des données révélées par Dieu, exposées dans l'Écriture sainte ou gardées par la Tradition, garanties par le magistère infallible de l'Église. En cas de doute, il faut, selon l'expression célèbre de saint Vincent de Lérins, dans son *Commonitorium* (434), tenir pour vraies les propositions théologiques qui expriment *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*, ce qui est cru partout, toujours, par tous, *in eodem dogmate, eodem sensu, eademque sententia*, dans le même dogme, le même sens, la même expression.

Reçues de Dieu par révélation, elles sont immuables ; les dogmes définis dans les conditions requises en font partie ;

— c'est le troisième domaine qui nous concerne ici : celui de la philosophie, œuvre de la raison humaine qui réfléchit par ses propres forces aux questions que tout homme se pose sur son être et sa destinée : qui suis-je ? que puis-je espérer ? etc.

Peut-on atteindre la vérité en philosophie ?

Ce troisième domaine est le seul à poser un problème. Dans les autres secteurs, une autorité permet de discerner ce qui est vrai : les faits de l'expérience courante et des expérimentations scientifiques pour le premier, le magistère suprême prononçant *ex cathedra* dans le second. Mais, en philosophie, il n'y a ni expérience au sens ordinaire, ni magistère. Un adage célèbre dit : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*, Platon est mon ami, mais la vérité l'est encore plus. Plus grave : en philosophie, contrairement aux autres disciplines, il semble que nous nous trouvions devant des systèmes qui s'opposent entre eux. Au temps de la Renaissance, on décrivait la philosophie comme rassemblant une infinité de « sectes », défilant comme des bizarreries conçues par l'esprit humain.

S'il y a un problème de la vérité, c'est en philosophie. Est-il possible de l'écarter en disant que des systèmes si différents ne présentent qu'un intérêt de curiosité, qu'on est là dans une sorte de musée d'opinions bizarres ? Il y aurait alors mieux à faire que d'y consacrer un temps précieux, limité par la brièveté de notre vie.

L'homme cherche le vrai

Cependant, tout être humain – même s'il ne connaît pas les idées de ceux qu'on appelle « philosophes », au sens où ce mot désigne ceux qui étudient les écrits philosophiques, les enseignent, publient à leur tour des œuvres venant grossir ce troisième domaine – chacun, plus ou moins souvent, s'interroge sur le sens de sa vie : que puis-je croire vraiment, que dois-je faire, que m'est-il permis d'espérer ? Pourquoi arrive-t-il tel ou tel malheur ? Pourquoi telle trahison, telle inimitié, telle haine ? La liste serait longue des pourquoi portant sur les problèmes vitaux qu'il est impossible d'écarter... Au centre de toutes ces questions qui sont proprement humaines se trouve l'action d'une faculté humaine supérieure : « Toute notre dignité consiste en la pensée ¹. » Ce texte de Pascal est bien connu. L'auteur se place d'abord au point de vue de la nature humaine, dans son

1 — Blaise PASCAL, *Pensées*, n° 347.

universalité et sa permanence : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. [...] Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. » Un peu plus loin, il considère l'histoire :

Mais qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotté ! La pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts ¹ !

La pensée est sotté par ses défauts qui s'étalent au cours de l'histoire. D'où résulte le scepticisme du célèbre Pyrrhon (~365~275). Ce contemporain d'Alexandre et d'Aristote soulignait l'impuissance de la raison ; il est le prototype de ceux qui nient toute possibilité d'atteindre la vérité. Mais il faut déjà noter que cette négation revient à affirmer que rien n'est vrai, ce qui est tenu alors pour une vérité universelle ! Pascal lui rétorque : « Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme ². » Mais ce constat est uni à cet autre, qui lui semble contraire : « Nous avons une impuissance de prouver, invincible à tout le dogmatisme. »

Le désir de connaître la vérité est ancré en nous,
mais la vérité est-elle hors d'atteinte ?

On pourrait le penser en voyant les opinions des penseurs, si opposés entre eux ; aussi est-on tenté d'admettre la fameuse maxime : « A chacun sa vérité ». Mais, en un deuxième temps, il faut se demander : cette maxime est-elle vraie ?

Pascal savait que notre dignité réside dans la pensée, si celle-ci ne cherche pas à s'évader hors de sa condition humaine, pour fuir dans le « divertissement », qui prend de nos jours bien des formes...

On ne peut pas toujours se divertir. Devant le chagrin de quelqu'un d'aimé, que dire ? Souvent on se tait, faute de mieux. Mais est-ce qu'on ne voudrait pas pouvoir communiquer vraiment ? Parler de l'essentiel ou, au moins, chercher ensemble ce qui est essentiel ? Souvent, on s'entretient de choses anodines en cherchant cependant à rejoindre l'autre, dans l'amitié, en sa réalité profonde, son « cœur ». Or, on est face à une difficulté qui paralyse, parce que parler de l'essentiel, dans les situations tragiques, c'est se dépouiller de soi, se simplifier, s'engager. Il faut croire de toute son âme à ce qu'on dit, et il faut aussi écouter ce que dit celui à qui l'on parle. Et il

¹ — Blaise PASCAL, *Pensées*, n° 365.

² — Blaise PASCAL, *Pensées*, n° 395.

faut alors engager sa confiance, son être même. Sans confiance, à quoi bon parler, écrire ? On passe le temps...

La confiance, sans laquelle il n'y a pas de vraie vie humaine possible, a pour base l'idée qu'il y a quelque chose de solide au cœur de nos échanges, quelque chose de supérieur. Les activités dignes de nous, celles où nous engageons notre vie, parfois jusqu'à la mort, s'appuient sur le sens, caché peut-être, de notre existence. Si cette confiance disparaît, c'est l'effondrement.

Cette confiance profonde croit aussi à la véracité de l'être à qui l'on parle. Mais la véracité est impossible, s'il n'y a pas quelque vérité à laquelle nous adhérons ensemble, vérité qui s'exprime dans les paroles, les jugements, les actions. Nous voudrions que cette vérité soit partagée : nous voudrions nous rejoindre en elle. Ce désir accompagne constamment nos rapports et nos actions : c'est là que se trouve l'origine profonde de toute la philosophie.

C'est ainsi que Socrate discutait avec l'« Athénien de la rue » pour chercher ce qui est vrai, ce sur quoi on peut s'unir en profondeur, au fond des âmes. Il voulait trouver comment il faut agir pour agir bien, et c'est pourquoi il voulait découvrir des vérités universelles : ce qu'est le courage, la justice, etc. Il voulait parvenir à la droiture de sa vie et au refus de la lâcheté et des trahisons. C'est pourquoi il est le père de la philosophie : ses fils sont Platon, Aristote et certains Pères de l'Église qui se sont référés à lui. Il a choisi de mourir pour ne pas avoir honte devant sa conscience, ce juge, cette lumière qui est en chacun de nous. Platon dira : « Il faut aller au vrai de toute son âme ». C'est cela qui constitue réellement la philosophie. Toute philosophie est une « recherche de la vérité », selon une expression que de nombreux penseurs ont utilisée.

Nous arrivons ainsi à la question fondamentale : en quoi consiste la vérité ? Comment la trouver ? De la réponse dépendent toutes nos communications, nos paroles, nos pensées qui concernent le sens que nous donnons à notre vie. Même la Révélation a besoin de la philosophie, parce que :

— La philosophie prépare l'esprit humain à s'ouvrir aux propositions divinement révélées : elle expose des motifs de crédibilité. Par exemple, elle montre qu'il y a un Dieu, créateur, pur esprit, parfait, tout-puissant. Créés raisonnables, nous ne devons pas nous contenter de la « foi du charbonnier » : le fidéisme ¹ est une erreur doublée d'une faute.

— La philosophie donne aussi à la théologie (*sacra doctrina*) les définitions et les concepts rationnels qui lui permettent de s'exprimer. Saint Thomas d'Aquin a uni ces deux disciplines d'une manière si harmonieuse que l'Église le donne comme modèle.

¹ — Doctrine qui, au nom de la suffisance absolue de la foi, rejette toute justification rationnelle des dogmes. (NDLR.)

Voici donc notre situation : nous ne pouvons pas être indifférents devant les problèmes de notre destinée ; nous ne pouvons pas rester dans le doute, par exemple sur ce qu'il y a après la mort, ou, déjà, sur la bonne manière d'agir. La plupart des philosophes, surtout les classiques, ont montré que l'âme humaine était immortelle. Aujourd'hui, et depuis près de trois siècles, certains nient cette propriété de l'âme humaine. Le 18^e siècle, qui s'est voulu « période des Lumières », qui a fini dans le sang, et, après lui, le 20^e, ont vu se répandre des systèmes athées, matérialistes. Les auteurs de ces systèmes ont voulu convaincre, affirmer. Que valent leurs affirmations ?

La question de la vérité est première. Certes, notre Mère la sainte Église, nous enseigne depuis plus de sept siècles que saint Thomas d'Aquin est un guide sûr comme théologien et comme philosophe. Avant lui, des maîtres avaient raisonné avec clarté, rigueur, et avaient abouti à des réponses rationnelles, complétées par la Révélation. Le premier en date est saint Justin, avec qui « la philosophie est passée au Christ » ; il a vécu au début du 2^e siècle, étant né vers 100 à Naplouse, près de Sichem, en Samarie, et mort martyr à Rome en 165, après avoir reçu et accepté la foi au Christ vers l'âge de trente ans. De nombreux autres Pères et docteurs ont suivi, en Orient et en Occident, le plus illustre étant saint Augustin, platonicien comme saint Justin et comme de nombreux Grecs.

On pourrait estimer qu'il suffit de se mettre à leur école pour que le problème de la vérité soit résolu et, avec lui, les questions fondamentales de notre destinée. Cela peut suffire en effet. Mais les autres penseurs ont aussi quelque chose à nous dire ; de plus, on peut avoir la tentation intellectuelle de se dire : « Est-ce qu'il n'y a pas d'autres manières de concevoir la vérité, et, avec elle, la philosophie ? » Tentation, ou bien examen légitime ? Avant d'y avoir réfléchi, il n'est pas possible de le savoir, ni de savoir si on ne perd pas quelque lumière en écartant tous ceux qui ne vont pas d'une manière explicite vers le Christ : ils ne sont peut-être pas dans l'erreur complète. Saint Thomas d'Aquin nous invite à chercher s'il y a du vrai dans les systèmes qui s'écartent de la route droite. Lui-même avait une culture philosophique immense.

C'est pourquoi il est utile d'examiner les opinions diverses concernant la nature de la vérité. A un regard distrait, elles paraissent être un « musée des bizarreries spéculatives », mais nous verrons qu'il est possible de mettre de l'ordre dans cet apparent fouillis, et que rien n'est à rejeter absolument. Une idée erronée est parfois seulement partielle et, prise isolément, en-dehors des erreurs qui l'accompagnent, elle peut être un élément vrai – par exemple quand l'empiriste dit que toute connaissance commence par des sensations. Ce qui suit va essayer de le montrer ; ce sera en même temps la présentation et la justification d'une méthode philoso-

phique, celle que pratiqua saint Thomas d'Aquin : examiner les thèses pour voir ce qui est juste ou inexact, afin de redresser, de corriger, d'éliminer les erreurs.

Les grandes tendances de la philosophie

Pour cela je vais résumer l'essentiel de chacune des grandes tendances philosophiques, en les désignant par les termes reçus dans l'usage ordinaire.

Présentation des principales écoles

Voici l'enseignement central des principales « écoles » philosophiques :

— l'empirisme : la vérité réside dans les sensations qui s'inscrivent sur la table rase de l'esprit, celui-ci étant passif ;

— l'idéalisme : système opposé, pour lequel la connaissance vraie réside dans la vision intellectuelle des idées, par une intuition intellectuelle directe qui n'est pas donnée par les sens ;

— le scepticisme : ce qu'on affirme est relatif au sujet qui éprouve une sensation ou qui croit à une opinion – « à chacun sa vérité » – ; de plus on ne peut pas connaître une chose, si on ignore quel est son rapport à toutes les autres, ce qui est impossible ; il en résulte que rien n'est assurément vrai ;

— le pragmatisme : est vrai ce qui est utile, ce qui réussit ;

— le positivisme (Auguste Comte et plusieurs modernes) : la vérité est ce sur quoi s'accordent les esprits, la « convergence mentale ». Elle existe dans la science ;

— le criticisme (de Kant et de nombreux modernes) : notre esprit possède des principes innés que nous appliquons aux phénomènes accessibles dans l'expérience, elle-même organisée dans nos cadres sensibles de l'espace et du temps ; il en résulte que nous ne connaissons pas ce que les choses sont en elles-mêmes : scission entre le phénomène perçu et la réalité, ou « chose-en-soi » ;

— la phénoménologie (Husserl et ses nombreux disciples contemporains) : la connaissance se constitue entièrement dans la conscience. Par un acte – la « noèse » – le sujet dirige son attention vers un objet – le « noème » – qui est dans la conscience comme l'acte de viser. Ainsi, la conscience est un absolu : elle se suffit à elle-même ¹ ;

¹ — Voir Louis MILLET, « Husserl et l'intentionnalité de la conscience », *Le Sel de la Terre* n° 62, automne 2007, p. 98. Voir aussi Louis MILLET, « Les Progrès du savoir : seule la philosophie réaliste les explique », *Le Sel de la Terre* n° 63, p. 12-13.

— le modernisme est un mélange de vieilles thèses que l'on croit rajeunir, souvent par ignorance du passé ; c'est une attitude qui consiste à croire qu'aujourd'hui on a progressé de telle sorte qu'on dépasse les erreurs naïves des anciens. Reprenant la thèse subjectiviste de Husserl, on érige la conviction personnelle en règle de vérité, conviction libre par laquelle le sujet s'engage : la liberté devient un absolu, dans tous ses choix, même les plus arbitraires. « Je veux parce que je veux. » Au 19^e siècle, Kierkegaard allait dans ce sens, et les existentialistes continueront ; bien qu'il le nie, Heidegger s'inscrit dans cette tendance. Cette idéologie règne aussi bien en religion qu'en philosophie ; c'est parce qu'elle se dit « moderne » qu'elle se croit supérieure à toutes les écoles du passé : pour elle, le passé est dépassé ! Il faut évidemment distinguer ce que cette idéologie affirme en philosophie de ce qu'elle prétend introduire dans la religion, et qui a été condamné par saint Pie X dans son encyclique *Pascendi* du 8 septembre 1907 qui avait bien montré la fausseté rationnelle de la pseudo-philosophie « moderne ».

Que faut-il penser de ces points de vue, qui s'opposent entre eux ? On pourrait dire : « Ecartons tout cela et rejetons toute philosophie ». De plus, une question se pose : pourquoi saint Thomas d'Aquin n'apparaît-il pas dans cette liste ? A moins qu'il ne faille le ranger parmi les empiristes, avec Aristote. Ce serait une erreur, car ces deux penseurs, et d'autres à leur suite, réussissent à éviter les déviations qui vicent toutes les thèses ci-dessus, à commencer par l'empirisme. En fait, Aristote, saint Thomas d'Aquin et ceux qui ont compris leur pensée et suivent le même chemin intellectuel qu'eux, sont des « réalistes ».

Le réalisme philosophique consiste à partir de l'expérience courante de tous les hommes ; il reconnaît que les choses extérieures existent indépendamment de la connaissance que nous pouvons en avoir. C'est pourquoi il faut commencer par décrire le mieux possible, pour chercher ensuite à expliquer. C'est la bonne méthode philosophique, celle d'Aristote que saint Thomas d'Aquin a reprise. La justification de cette méthode se trouve dans sa pratique. Aussi notre mère, la sainte Église, adopte et recommande cette philosophie, comme étant seule capable de satisfaire le besoin essentiel de notre intelligence : aller à la vérité avec notre raison ; c'est en même temps le préliminaire *naturel* de la foi, qui, elle, est une vertu surnaturelle.

Le philosophe réaliste ne condamne pas *a priori*, par principe, les spéculations énumérées plus haut : certes, tout système erroné quitte la route droite, cependant il peut rencontrer, par hasard, une vérité particulière. C'est pourquoi nous allons rechercher ce qui doit être retenu des « écoles » philosophiques présentées ci-dessus. Ensuite, il faudra savoir pourquoi tant de penseurs se sont égarés.

Y a-t-il plusieurs vérités ?

D'abord, posons une question préliminaire : peut-il y avoir différents types de vérité en philosophie ? Beaucoup de contemporains, philosophes ou non, ne seraient pas gênés par une telle pluralité. C'est aussi une mode assez courante en ce qui concerne la relation à Dieu ou religion : « il suffit de bien pratiquer sa religion, car toutes se valent ». Relativisme, ou indifférentisme, qui présente une apparence de tolérance, d'élégance, en évitant les affirmations tranchées.

Mais supposons que, dans cette diversité, on adhère à l'une quelconque des conceptions particulières ci-dessus. Dans cette adhésion, on affirme qu'elle est la vérité, et que les autres sont de simples opinions, douteuses, car il ne peut y avoir qu'une seule doctrine vraie. L'adepte de n'importe laquelle de ces autres conceptions fera le même raisonnement. On aboutira ainsi à une mosaïque de prétendues « vérités », qui ne sont, en fait, que des opinions. Affirmer qu'il pourrait exister plusieurs vérités concurrentes, c'est nier qu'il existe une vraie vérité, car la vérité est unique. La vérité se pose et se justifie par elle-même : « Est vrai ce qui fait connaître exactement ce qui est », disait Platon, après Socrate. Les réalistes, depuis Aristote, définissent la vérité : « l'adéquation de l'intelligence avec la chose ». C'est-à-dire : ce que comprend l'intelligence est vrai, quand cela correspond à ce qu'est la réalité, lui est adéquat. S'il n'y a que des opinions diverses, plus ou moins probables, il n'y a plus de vérité. Nous sommes alors comme les aveugles de l'apologue de Tolstoï, en train de tâter un éléphant ¹.

La complémentarité des différentes écoles

La question préliminaire étant réglée, il est possible que chacune des écoles philosophiques comporte une idée vraie, ou même plusieurs, mais partiellement, un peu comme différents témoins d'un même fait, qui semblent se contredire, perçoivent en fait des aspects complémentaires. Or, il y a deux façons de prendre cette complémentarité.

La théorie de Hegel

La première, c'est celle d'un célèbre penseur du 19^e siècle, Hegel, qui a cru pouvoir poser chaque théorie philosophique comme un élément dans un vaste système, le sien, qu'il a composé par une synthèse où les contradictions des écoles engendrent peu à peu la vérité, au cours du temps. Alors, les prédécesseurs de Hegel sont, à ses yeux, de faibles esprits inca-

¹ — Voir en annexe.

pables de s'élever jusqu'au sommet où lui-même est parvenu. Or, cela se passait il y a deux siècles ! Il est évident que cette prétention est énorme : un individu particulier s'attribue le génie d'expliquer toute l'histoire de la pensée et croit qu'il est lui-même le terme, le but, la fin de l'histoire. Il est dans une double illusion :

— Celle selon laquelle le simple déroulement de l'histoire aurait, par lui-même, une puissance de progrès telle que les anciens soient dépassés. C'est l'historicisme, parent du modernisme. Or, tout « moderne » doit s'attendre à être dépassé comme ses prédécesseurs : bien naïf qui ne s'en avise pas !

— Plus profondément, c'est la confusion entre ce qui est vrai par soi-même et ce qui se dit à un certain moment. Quand une assertion est vraie, elle l'est pour toujours, définitivement, et non pas pour quelque temps ; la vérité ne change pas, quelle que soit la date où elle est exprimée. Ce n'est pas parce qu'elle est ancienne qu'elle est devenue fausse ; une vérité est définitive, ou elle n'est pas.

Le système hégélien, encore prisé dans divers milieux intellectuels, ne peut pas dire réellement ce qu'est la vérité philosophique ; à plus forte raison, un tel mode de génération « dialectique » des propositions est absolument incapable d'être employé dans les exposés des dogmes de l'Église. Or, bien des penseurs modernes sont aveugles sur cette erreur, dénoncée depuis plus d'un siècle – l'encyclique *Pascendi* date de 1907. En particulier chez les jésuites, beaucoup sont imbus des thèses hégéliennes. Par exemple, au 20^e siècle, le père Fessard s'est imprégné de Hegel, l'a médité pendant plus de cinquante ans. J'ai dénoncé son erreur, lourde de conséquences, dans un petit article que je lui ai consacré ¹. Cette voie est une impasse et il faut procéder autrement pour mettre au point les rapports des différents « systèmes philosophiques » avec la vérité.

La méthode de saint Thomas d'Aquin

Mais il y a une deuxième façon de considérer la complémentarité des différentes « écoles » : chercher ce qui est vrai en chacune, en le séparant des erreurs. C'était la méthode de saint Thomas d'Aquin. Nous la suivrons en commençant par l'empirisme et l'idéalisme, qui sont deux points de vue complémentaires.

— L'empirisme montre bien que l'esprit humain a une nature telle qu'il ne connaît rien, si aucune donnée sensible ne lui vient par les organes des sens, mais la connaissance ne se réduit pas à ces éléments perçus. Leibniz

¹ — *Les études philosophiques* n° 4 de 1990, p. 348 à 351.

disait avec justesse : « rien n'est dans l'âme qui ne vienne des sens [...], sauf l'entendement lui-même ¹. »

— D'où la conception idéaliste qui souligne la puissance propre de l'intelligence (ou raison), puissance qui ne vient pas de la sensibilité, mais la domine, afin que les données empiriques soient comprises. Il est vrai que, sans l'intelligence, propre à l'âme spirituelle, nous ne pourrions que subir nos sensations, comme les animaux, qui sont réduits à recevoir les effets des choses dans une sorte de savoir purement sensible. Alors, comme eux, nous ne connaîtrions rien au sens d'une connaissance de la vérité des choses. Mais l'erreur de l'idéalisme tient à ce qu'il oublie que le pouvoir de comprendre ne se suffit pas à lui-même : il a besoin de recevoir des données sensibles.

— Les philosophes réalistes évitent ces deux erreurs. Ils ont pour principe premier : « il n'y a rien dans l'intelligence qui ne lui soit donné par les sens », ce qui signifie que l'intelligence est, en elle-même, dans son pouvoir propre, indépendante des sens, qui sont à son service pour lui présenter ce qu'elle doit connaître. De plus, dans une connaissance précise déterminée, il y a toujours à chercher encore. Saint Thomas d'Aquin surmonte les insuffisances de l'empirisme et de l'idéalisme, et explique bien les progrès de nos connaissances. Cette philosophie sera exposée plus loin.

— Il est facile de voir ce qui est juste et ce qui est faux dans le pragmatisme : si une connaissance est vraie, elle sera utile. Or, ce n'est pas l'utilité qui fonde la vérité : elle en découle seulement.

— De même pour la conception de Comte : la convergence, ou accord des esprits sur une proposition. C'est une conséquence de la vérité ; mais il peut aussi y avoir accord dans l'erreur, témoins les opinions qui se répandent par la propagande. Une connaissance vraie peut provoquer l'accord des esprits, s'ils parviennent à la comprendre, et non simplement à la répéter. L'acte du sujet ne constitue pas la vérité, il en provient ; la conviction, si prisée de nos jours, surtout dans les hautes sphères, n'est pas le critère de la vérité, pas plus que la sincérité : on peut être sincère en se trompant, en affirmant ce qu'on répète sans que ce soit prouvé.

— C'est à cause de tous ces errements, très fréquents, souvent inconscients, que l'attitude sceptique peut se justifier, dans la mesure où cette attitude consiste à ne pas se contenter de ce qui a été trouvé, même si c'est exact : ce serait une erreur de croire qu'on sait tout, même au sujet d'une réalité simple. La vérité exige qu'on connaisse les limites de ce qu'on sait. Il faut souvent préciser, toujours mettre en rapport avec d'autres connais-

¹ — Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, II, 1. Leibniz (1646-1716) était un philosophe et savant allemand qui pensait que Dieu avait créé le « meilleur des mondes possibles ».

sances qui pourront éclairer et développer ce qu'on a trouvé. Seule la philosophie réaliste explique les progrès de nos savoirs ¹. Nous, êtres humains, raisonnons et avançons peu à peu. Une erreur n'est pas toujours une connaissance nulle, mais c'est très souvent un savoir insuffisant, limité, « mutilé et confus » comme on disait au 17^e siècle. Un savoir est erroné quand il ne se reconnaît pas tel qu'il est, mais se croit total et définitif ; les exemples fourmillent dans la conception « scientiste ».

La Vérité totale, absolue, que Hegel se vantait d'avoir trouvée, ne peut être présente qu'à une intelligence ayant une intuition parfaite qui saisit totalement, dans un seul acte, toutes les réalités qui existent, dans leurs rapports. La grande illusion hégélienne, c'est de se croire en possession du *Savoir Absolu*.

— Mais le scepticisme systématique est une contradiction, une absurdité, puisqu'il donne comme vraie la proposition : « rien n'est vrai. » C'est pourquoi les modernistes, qui sont en fait des sceptiques, sont des « sceptiques modérés », on pourrait dire : « distingués ».

Pascal a bien dit : « nous avons une impuissance à prouver invincible à tout le dogmatisme » – le terme « dogmatisme » désigne ici la prétention à tout savoir définitivement –, « mais nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme ² ». Notre idée de la vérité est une exigence qui nous conduit à dominer nos erreurs en cherchant avec zèle et patience ; elle anime la philosophie réaliste qui montre que l'intelligence est faite pour la vérité. Ce qu'il faut retenir du mouvement sceptique, c'est que les opinions varient, parce qu'elles ne sont pas justifiées. Platon, Aristote et toute la philosophie traditionnelle montrent qu'une opinion reste toujours douteuse, parce qu'elle ne résulte pas d'un travail rationnel. La sphère des opinions est opposée au domaine royal de la vérité qui est fondée intellectuellement. Le sceptique nous rappelle donc qu'il faut toujours examiner si ce qui est affirmé est justifié : dans cette mesure, le sceptique est un chercheur. Le terme grec *skeptomai* signifie « examiner », « réfléchir », « rechercher ». Kant disait que les sceptiques étaient des nomades, en opposition aux dogmatiques qui s'obstinent à s'installer dans des opinions douteuses.

— Kant, esprit systématique et besogneux, dont l'emprise sur les penseurs domine les deux derniers siècles, n'a pas eu tort d'insister sur le travail de l'esprit, sur l'apport irremplaçable de l'intelligence dans tout savoir ; mais ce pouvoir de l'intelligence humaine l'obnubile à un point tel qu'il croit qu'elle possède naturellement, c'est-à-dire indépendamment de toute expérience, des « catégories », concepts explicatifs et déterminants, qui se projettent dans la poussière informe donnée par nos sens, pour la

¹ — Voir Louis MILLET, « Husserl et l'intentionnalité de la conscience », *Le Sel de la Terre* n° 62, automne 2007, p. 98.

² — Blaise PASCAL, *Pensées*, VIII, 9, n° 395. Pyrrhon est le prototype des sceptiques.

mettre en ordre. Il imagine un deuxième monde, subjectif, à côté de la réalité en soi, première, mais inconnaissable. Ainsi, selon lui, notre connaissance serait rationnelle en nous interdisant de savoir ce que sont les choses en soi. Kant a méconnu le fait que, s'il existe des catégories, ou concepts généraux, par exemple celui de cause, ou celui de fin, ces concepts se trouvent en nous, parce qu'ils existent dans le monde réel, où nous les découvrons au cours de notre expérience : ce sont les « catégories » qu'Aristote avait découvertes. C'est l'ignorance de la psychologie réaliste, exposée par Aristote puis par saint Thomas d'Aquin, qui a causé l'erreur de Kant. Mais, avant de développer ce point important, terminons avec les « écoles » que nous avons énumérées.

— La phénoménologie n'a pas tort d'étudier le fonctionnement de la conscience : il est exact qu'elle pose des actes et qu'elle les enregistre en elle-même ; mais ce travail s'effectue dans le débat avec le monde extérieur qui est toujours un donné à découvrir.

— Le modernisme est un subjectivisme « distingué ». Il veut s'insérer dans le monde d'aujourd'hui pour se faire écouter des contemporains, mais il ne voit pas leurs erreurs : abusé par la croyance en la supériorité de la modernité, il s'enferme dans ses négations, parce que la propagande (surtout les « mass-médias ») l'a convaincu que le passé est dépassé. D'où des affirmations telles que : « pas de vérité, pas de bien, pas de justice absolue » etc. Le fond de ces erreurs est une fermeture sur l'époque actuelle : « On n'est plus au Moyen Age », entend-on répéter...

— Saint Thomas d'Aquin. Nous avons déjà vu qu'il est réaliste comme le philosophe Aristote ; la base rationnelle de sa théorie de la vérité se trouve dans la psychologie, que nous allons résumer ¹.

La psychologie réaliste de l'intelligence humaine

Laissons de côté la démonstration du fait que l'intelligence humaine est incorporelle – immatérielle ou spirituelle – et qu'elle fait partie de l'âme individuelle de l'homme. Ce sont des questions importantes, mais elles ne concernent pas directement notre sujet présent.

Le fait premier, c'est que l'intelligence cherche à connaître toutes les choses qui se trouvent dans notre monde. Elle réussit peu à peu parce qu'elle est *quodammodo omnia*, elle peut être d'une certaine façon toutes les choses : elle est capable de découvrir ce qui constitue la nature intelligible des choses. Elle le peut parce qu'elle s'applique aux sensations (selon l'adage fondamental : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été dans le sens ».) Chaque sens reçoit une qualité sensible de la chose sans sa

¹ — Un exposé plus développé se trouve dans l'étude précitée : Louis MILLET, « Les Progrès du savoir : seule la philosophie réaliste les explique », *Le Sel de la Terre* n° 63, p. 10.

matière : je vois la couleur d'un objet mais celui-ci, dans sa matérialité, n'entre pas dans mon œil. C'est l'existence *intentionnelle* ou *spirituelle* de la qualité sensible, alors que son existence *matérielle* se trouve hors de moi, dans la chose. Chaque sens est ouvert à la pluralité des qualités sensibles qui l'atteignent par le moyen d'un organe corporel. Si, de par sa nature, le sens possédait en lui-même une qualité sensible, celle-ci l'empêcherait de percevoir correctement les autres, car elle se mélangerait avec elles. Un exemple donné par Aristote est celui du malade dont le goût est altéré par une amertume qui l'empêche de percevoir les saveurs. Autre exemple : si le sens de la vue avait en lui une couleur propre, cela l'empêcherait de voir les autres couleurs telles qu'elles sont.

L'intelligence a une propriété analogue ; de plus, elle n'a pas besoin d'user d'un organe corporel. De même que l'œil est dépourvu de couleur pour pouvoir recevoir toutes les couleurs telles qu'elles sont, de même, de par sa nature, l'intelligence n'a par elle-même aucun concept propre : elle est dépourvue de connaissances internes qu'elle posséderait indépendamment de toute expérience. Aristote écrivait :

Si l'intelligence possédait quelque chose d'interne, une forme propre, cela ferait obstacle à l'examen d'une forme étrangère¹, [Saint Thomas commente :] c'est-à-dire empêcherait l'intelligence et d'une certaine manière la voilerait et la fermerait à l'examen des autres objets ; il [Aristote] appelle *quelque chose d'interne* ce qui serait connaturel à l'intelligence ; du fait que cela lui apparaîtrait, l'intelligence serait empêchée de saisir les autres formes, comme quand nous disions que l'humeur amère est « quelque chose d'interne » à la langue du fiévreux. Aristote en conclut qu'il ne peut pas exister non plus une nature de l'intelligence, c'est-à-dire une nature déterminée, mais qu'elle possède cette seule nature d'être *possible* vis à vis de tous les êtres. [...] Aristote en conclut enfin que l'intelligence de l'âme n'est en acte aucun des objets réels avant de comprendre².

L'intelligence dans sa fonction « patiente » (intelligence en puissance) est donc l'aptitude à tout connaître³.

Le philosophe grec et saint Thomas rejetaient ainsi les thèses selon lesquelles l'intelligence pourrait connaître, parce que sa nature serait composée de concepts, et qu'elle aurait toujours en elle la connaissance des choses. Il faut ici réserver le cas de l'Intelligence divine, précise saint Thomas. C'était donc, par avance, la réfutation du système de Kant, exposé ci-dessus.

¹ — *Traité de l'âme*, 429, a. 20.

² — *Commentaire du Traité de l'âme d'Aristote*, n. 680.

³ — « Patient » signifie ici que cette fonction de l'intelligence est réceptive.

La vérité dans les connaissances ordinaires et dans les sciences.

Dans la note préliminaire de cette étude, les connaissances de la vie quotidienne et celles des sciences ont été classées à part de celles de la théologie et de la philosophie. L'exposé qui précède concernant la nature de l'intelligence humaine fait partie de la psychologie rationnelle, secteur de la philosophie qui étudie l'âme humaine ; ce qui est expliqué est vrai indépendamment de l'époque où cela est dit : c'est vrai parce que c'est conforme à la réalité.

Cependant, bien que le présent exposé concerne la vérité en philosophie, il faut dire un mot de la vérité en science et dans le savoir courant : il appartient à la philosophie de réfléchir sur les œuvres humaines, afin d'essayer de les comprendre.

Nous constatons que nos sensations, nos observations, nos expérimentations nous permettent de découvrir peu à peu comment sont faites les choses, quels sont leurs composants élémentaires, de plus en plus précis et fins. Par les télescopes et les microscopes, et d'autres instruments, nous recevons des informations nouvelles et plus précises et nous découvrons intellectuellement la nature des choses (leurs « formes » intelligibles, ignorées de nous jusque là). Or, que constatons-nous ainsi ? L'admirable organisation de notre monde, qui est bien un « cosmos », comme le pressentaient les philosophes grecs païens, un « cosmos », c'est-à-dire un ensemble harmonieux, bien composé, obéissant à des lois précises, que le langage mathématique permet d'exprimer, langage défini et développé lui-même à partir de l'expérience sensible. Plus on avance dans la recherche en physiologie, puis en histologie ¹, puis en neurologie, etc., plus, par ailleurs, on peut observer le monde immense autour de notre planète, plus on est conduit à chanter les louanges du Créateur infiniment intelligent et tout-puissant qui est l'auteur de ces merveilles et de tout l'univers. La philosophie vient de nous expliquer qu'il en est ainsi parce que notre intelligence peut s'ouvrir aux idées présentes dans les choses, idées que le Créateur a lancées dans son mystérieux acte de création. Einstein s'émerveillait que le monde soit intelligible. Il est évident que toutes les recherches scientifiques ont pour fondement la croyance en cette intelligibilité des choses.

Le monde est harmonieux jusque dans les plus petits, les plus minuscules éléments que nous découvrons, ce qui explique les progrès si performants de nos industries : les préfixes « micro- », « nano- » prouvent

¹ — Branche de l'anatomie qui a pour objet l'étude de la structure microscopique des tissus animaux et végétaux et des cellules qui les composent. (NDLR.)

l'intelligibilité profonde des éléments du monde créé. Les lois qui expriment comment tout est gouverné sont toujours régulières, constantes, exprimables avec précision, dès lors que nous nous adonnons au travail méticuleux, vérifiable, que nos facultés propres nous permettent de réaliser, facultés sensibles, intellectuelles, unies dans la connaissance. Notre nature humaine n'est pas moins harmonieusement organisée, unifiée que ce « cosmos », pour reprendre le mot classique de nos ancêtres.

Nous ne sommes ni des riches nantis d'une immense fortune de connaissances innées dans lesquelles il n'y aurait qu'à puiser, ni des démiurges qui forgeraient des idées auxquelles les choses n'auraient plus qu'à obéir. Nous avons été créés avec une aptitude d'un ordre très supérieur à ces illusions imaginatives : nous pouvons découvrir peu à peu les propriétés des choses, ce qui conduit à nous émerveiller de la régularité, de l'intelligence qui caractérisent les lois dirigeant ce « cosmos », cet univers de beauté et d'harmonie. Plus nous avançons dans nos découvertes de l'indéfiniment petit et de l'indéfiniment grand, plus nous avons à rendre grâce, rendre grâce pour ce cosmos et rendre grâce pour nos facultés humaines. La philosophie réaliste explique donc pourquoi nous progressons dans nos sciences.

Les erreurs des philosophes

Cependant, à la suite de Pascal et de beaucoup, en particulier des sceptiques, nous avons dû reconnaître que l'histoire de la pensée humaine donne le triste spectacle de défauts ridicules : « qu'elle est sottise !... ». La philosophie réaliste explique les succès des connaissances scientifiques ; peut-elle aussi dire pourquoi les penseurs qui s'adonnent aux spéculations de notre troisième domaine, la philosophie elle-même, s'égarer si souvent ?

Les « écoles » énumérées ci-dessus donnent déjà un vaste tableau d'errements hors de la route de la vérité. Il faut souligner le fait qu'une erreur dans une proposition essentielle atteint toutes les propositions du système, même celles qui pourraient être acceptables, si elles étaient prises isolément. Dans un système tout se tient. C'est pourquoi une doctrine qui comporte une fausseté grave est tout entière fautive. Je l'ai montré dans une étude publiée dans *Le Sel de la Terre*, n° 45, consacrée à condamner l'œcuménisme radical du père de La Soujeole, de la *Revue thomiste*¹. Je rappelais l'enseignement de Louis Jugnet, dénonçant les doctrines de Luther, Kant, Marx, etc. :

¹ — Louis MILLET, « Remarque philosophique sur l'œcuménisme radical de la *Revue thomiste* », *Le Sel de la terre* 45, p. 225.

Tout n'est pas faux, en détail, dans les doctrines, mais *l'esprit en infecte tout*. Si des vérités partielles sont recevables et assimilables, c'est à condition d'être arrachées à ces fausses doctrines (donc, *d'abord*, critique de l'erreur) et « baptisées » en quelque sorte, *repensées dans une autre perspective* ¹.

Le père Garrigou-Lagrange O.P. avait déjà montré que, dans une doctrine fautive, la vérité (d'une proposition particulière) n'est pas l'âme de la doctrine, mais la servante de l'erreur. Elle n'en est que plus dangereuse. Ce qui est essentiel, c'est de rechercher l'âme d'une doctrine. C'est ce que nous avons fait dans cette étude : cette « âme », ce principe fondamental de la doctrine est-il vrai ou faux ? Si le fondement est faux, il corrompt les vérités partielles que le système peut comporter.

Autre source d'erreurs : ne pas saisir le lien qui lie une méthode avec une doctrine. Par exemple, il est de bon ton de dire : « La doctrine de Freud est mauvaise, mais sa méthode peut être bonne ». C'est un sophisme, parce qu'on ne voit pas que méthode et doctrine sont liées : c'est la méthode qui engendre la doctrine ou, parfois, plusieurs doctrines, différentes, mais toutes tributaires de la méthode. Si une doctrine est fautive, c'est que la méthode est mauvaise. Il faut être intransigeant à l'égard de l'erreur, comme du mal, ce qui ne signifie pas qu'on condamne l'auteur ; il peut toujours se convertir. Par exemple, Husserl, à la fin de sa vie, évoluera pour se rapprocher de son ancienne élève, Édith Stein, devenue carmélite sous le nom de Sœur Bénédicte de la Croix ².

Nous avons l'explication de ces erreurs dans une proposition fondamentale que saint Thomas d'Aquin a posée dans la première ligne de son ouvrage capital, publié au tout début de son enseignement, le *De ente et essentia*. Ce principe s'énonce ainsi (il reprend d'ailleurs explicitement une proposition de base posée par Aristote) : « une légère erreur dans le principe devient grande dans la conclusion, *parvus error in principio magnus est in fine, secundum Philosophum*. »

Les conseils de Louis Jugnet et du père Garrigou-Lagrange sont donc à suivre sans se laisser séduire par les voix multiples et étourdissantes des sophistes modernes. Il reste à chercher pourquoi on profère de telles erreurs, et aussi pourquoi elles sont si séduisantes.

Pourquoi de telles erreurs ?

Au fond de ces défauts de la pensée humaine se trouve le mystère du mal : c'est le mal atteignant l'intelligence dans son exercice réel. Pascal a bien distingué la nature de la pensée, et ce qu'elle fait au cours de

¹ — Louis JUGNET, « Note sur la possession de la vérité », *L'Ordre français* 174, septembre-octobre 1973, p. 99. Les italiques figurent dans le texte original.

² — Bien que convertie à la vraie foi, il n'est pas certain qu'Édith Stein ait achevé sa conversion *intellectuelle*. (NDLR.)

l'histoire. Peut-on comprendre pourquoi une faculté bonne en elle-même accomplit des actes mauvais ?

Il y a eu de nombreuses opinions à ce sujet. En particulier des mythes, depuis l'Antiquité, ont été imaginés pour essayer de rendre compte de ce scandale. Platon lui-même a cédé à l'attrait de certains mythes, abandonnant alors la rigueur de la philosophie.

Aristote n'est pas entré dans cette impasse. A la fin du livre VII de l'*Éthique à Nicomaque*, il constate un fait : l'homme éprouve de la joie à contempler la vérité, contemplation dans laquelle il participe, un peu, de loin, au bonheur de Dieu. Cependant, il ne demeure pas dans cette félicité : il est versatile, il éprouve le besoin de changer. Aristote pense qu'il en est ainsi à cause d'une *ponèria* de notre nature, ce terme grec désignant un mauvais penchant, une sorte de perversité. Les autres formes du mal – méchanceté, cruauté, etc. – témoignent aussi de cette *ponèria*. Aristote ne va pas plus loin ; il constate et ne cherche pas à expliquer cette situation par quelque mythe.

Dans la mesure où la philosophie ne sort pas des limites de ce que la raison humaine, par ses seules forces, peut comprendre, elle reste vraie ; elle est alors une prédisposition de l'esprit à recevoir une lumière supérieure : elle prépare à la foi. La grâce agit d'ailleurs déjà profondément dans l'intelligence qui est assez humble pour rechercher la vérité elle-même, et non les approbations de l'opinion ; ainsi Gilson, exposant la philosophie de saint Thomas d'Aquin employait l'expression : « une intelligence en état de grâce ». Ceci signifie que l'âme humaine, spirituelle, a pour condition normale d'être en état de grâce ; ce qui a pour conséquence l'humilité, vertu centrale dont l'intelligence bénéficie dans ses actes propres.

Il faut attendre la révélation divine pour savoir pourquoi notre nature, bonne en elle-même et donc dans ses facultés, dévie si lamentablement, dans ses actions comme dans ses spéculations. C'est le péché originel, dont les effets jettent des ténèbres sur toute notre histoire, qui est la première cause de tous ces maux ¹. Saint Thomas d'Aquin constate que la Révélation nous libère de cette « angoisse » dont souffraient Aristote et ceux qui ne la connaissaient pas ².

Nous devons donc accepter que notre intelligence soit purifiée pour pouvoir suivre le bon chemin de la vérité. C'est ainsi que nous nous préparons à accueillir la Révélation. C'est même déjà une grâce d'ouverture implicite à l'action divine de la Révélation.

*

¹ — Le péché originel cause en notre âme quatre blessures, dont l'ignorance, qui affecte notre intelligence. (NDLR.)

² — Voir C. G. III, c. 48.

Annexe : l'apologue de Léon Tolstoï « Les Éléphants du roi »

« Un roi indien ordonna de réunir tous les aveugles et, quand ce fut fait, il dit de leur montrer un éléphant. L'un tâta la jambe, un autre la queue, un troisième le haut de la queue, un quatrième le ventre, un cinquième le dos, un sixième les flancs, un septième les défenses et un huitième la trompe. Puis il fit venir les aveugles devant lui et leur demanda : « A quoi ressemblent mes éléphants ? » Le premier répondit : « Tes éléphants ressemblent à des colonnes ». C'était celui qui avait tâté les jambes. Le second dit : « Ils ressemblent à un balai ». C'était celui qui avait tâté la queue. Le troisième dit : « Ils ressemblent à une branche ». C'était celui qui avait tâté le haut de la queue. Celui qui avait tâté le ventre dit : « Tes éléphants ressemblent à un tas de terre ». Celui qui avait tâté les flancs : « Ils ressemblent à un mur ». Celui qui avait tâté le dos : « Ils ressemblent à une montagne ». Celui qui avait tâté les défenses : « Ils ressemblent à des cornes ». Celui qui avait tâté la trompe : « Ils ressemblent à une grosse corde ». Et tous les aveugles se mirent à se disputer et à se battre entre eux. »



LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !